

L'EFFEUILLEUR

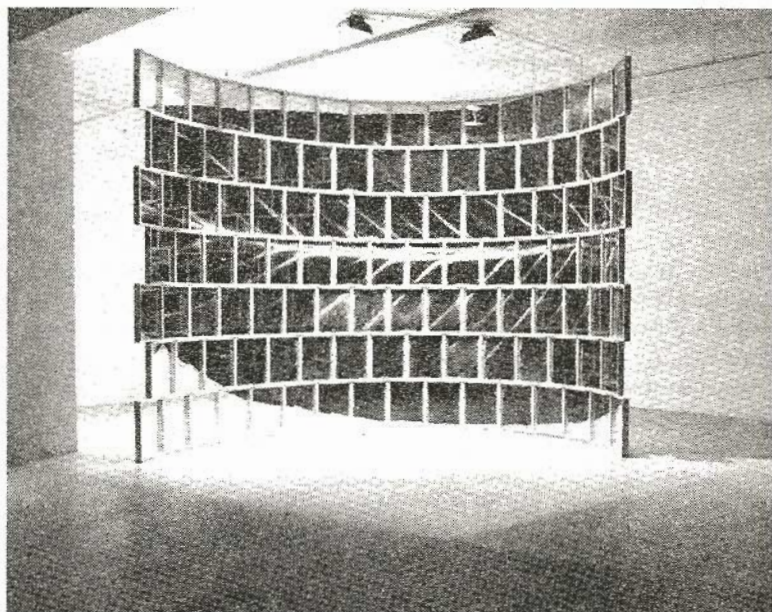
ROBERTO PELLEGRINUZZI porte l'infiniment petit à notre attention. Ses macrophotographies nous font redécouvrir le règne végétal.

ARTS VISUELS

MARIE-MICHÈLE CRON

Les œuvres de Roberto Pellegrinuzzi ont toujours éveillé la curiosité de ceux qui les regardent avec acuité. Cet artiste-là transgresse l'inanimé pour donner vie à une nature magnifiée. Il nous en révèle l'infiniment grand ou l'infiniment petit. Et lorsque vous irez chez Brenda Wallace, vous serez happés par son installation qui fera bientôt partie d'une exposition de groupe en Italie, envoûtés par chaque détail qu'elle expulse. Désormais, les feuilles des arbres sont de chair.

Mais qui est donc Roberto Pellegrinuzzi? Un photographe chasseur d'images? Un herboriste? Un archiviste? Il est tout cela à la fois. Déjà en 1987 à Dazibao, on était sidéré par ses objets en trois dimensions reconstruits à partir de photographies, tel ce cabanon se mirant dans un petit lac. En 1989 à Optica, l'artiste ouvrait une «fausse» fenêtre sur le St-Laurent devant une table gigogne recouverte d'une fine pellicule photo. Puis à *Visions 90* (Centre International d'Art Contemporain) on contemplait un majestueux monument-herbier dédié à la mémoire de fragiles végétaux. Roberto Pellegrinuzzi



L'UNE DES INSTALLATIONS DE ROBERTO PELLEGRINUZZI.

nuzzi préserve et conserve les espèces en danger. Devant ces icônes de la vie organique, le spectateur est confronté au monde du vrai et du faux, dans une réalité qui frôle l'illusion.

Dans un cadre accroché sur un mur, une surface cartonnée exhibe la photographie d'une feuille convexe prélevée dans la forêt. Elle a été découpée, sectionnée en de multiples petits carreaux qui tressent et redressent sa forme initiale. Cette œuvre nous indique la démarche de l'artiste dont le processus de travail relève d'une opération délicate et minutieuse sur le réel.

À côté, un immense panneau en bois lisse s'ouvre comme un hémicycle sur le plancher de la galerie. Ses parois sont tapissées de plusieurs cadres vitrés qui protègent les segments d'une feuille photographiée au format démesuré. Dans cette vue panoramique de la nature, chaque fragment semble grossi à la loupe, tacheté de points blancs, rayé par des nervures et des veines. Leurs extrémités fixées par des épingles au fond de leur boîte se replient sur elles-mêmes, s'enroulent légèrement en un parchemin vieilli. «La macrophotographie permet de chercher et de prendre un très gros plan de la feuille, dit l'artiste. Ici, chaque partie est agrandie et reconstituée en une seule entité. Ainsi, je rentre dans tous les détails que l'on ne voit pas

à l'œil nu.» Le feuillage se libère des cadres pour s'accrocher au fond de la galerie. Là, il prend du volume, un poids virtuel pour devenir une photo-sculpture en noir et blanc. Sa carapace vernissée, striée de rainures, brille sous le halo des lampes. Tout en calquant la réalité, elle nous plonge dans une ambiguïté profonde. Car sommes-nous bien devant une feuille véritable et concrète, ou son double photographique? Elle a la séduction troublante de cette vérité qui courtise le mensonge.

En découpant le papier (feuille/photo), l'artiste participe-t-il à un acte de cruauté? Je me souviens encore de ce que m'a dit Marie Cardinal: si l'on regarde au microscope la partie absente d'une feuille morte, celle-ci irradie de filaments d'énergie et de lumière. Ainsi Roberto Pellegrinuzzi fait de la photographie une architecture des sentiments, un espace d'occlusion et d'exclusion où la mort doit obligatoirement passer par la vie pour mieux s'occulter. Au fil des années, son travail s'enrichit, se densifie, nous ouvre de nouveaux espaces. Comme le vin, il se bonnifie. ●

Jusqu'au 20 avril
Voir calendrier Arts Visuels